

# Les Fantômes d'Ismaël

## Fausses pistes et doubles jeux

Jean Beaulieu

Numéro 315, septembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (2018). Compte rendu de [Les Fantômes d'Ismaël : fausses pistes et doubles jeux]. *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 29–29.

# Les Fantômes d'Ismaël

## Fausses pistes et doubles jeux

JEAN BEAULIEU

Revisitant son œuvre, de *La Sentinelle* (1991) à aujourd'hui, mêlant les vraies et fausses pistes, Arnaud Desplechin cherche néanmoins à se réinventer. Il convoque ici tous ses fantômes qui, à l'écran, s'incarnent dans trois personnages: Ismaël Vuillard (l'inclassable Mathieu Amalric, à nouveau double fictionnel de Desplechin), cinéaste atteint du syndrome d'Elseneur, qui rend malades les personnes en proie aux cauchemars; Carlotta, l'épouse d'Ismaël qui revient dans la vie de son mari après avoir disparu sans laisser de trace 21 ans plus tôt; Ivan Vuillard (ou son avatar fictif Ivan Dédalus), frère diplomate d'Ismaël ayant coupé les ponts avec ce dernier.

À la faveur d'une intrigue foisonnante, Desplechin passe souvent d'un genre à l'autre, ménageant au passage des clins d'œil à d'autres cinéastes (Hitchcock et Bergman, Woody Allen pour la séquence d'ouverture et Truffaut pour la scène finale monologuée), comme si son film alignait une guirlande de courts métrages.

En témoignent la scène des retrouvailles entre Ismaël et Carlotta (Marion Cotillard, fantomatique à souhait) qui épouse la grammaire du film d'horreur, et cette autre, calquée sur la comédie absurde ou satirique, où notre héros accompagne son mentor Henri Bloom, vieux cinéaste juif et père de Carlotta, à l'occasion d'une rétrospective de son œuvre à Tel-Aviv. Impossible de ne pas penser à Claude Lanzmann dans cette figure tutélaire incarnée avec une certaine dérision par László Szabó.

Autre exemple, les nombreuses séquences intercalées dans le récit, constituant la représentation mentale du film que scénarise Ismaël et qui met principalement en scène son frère Ivan (Louis Garrel, toujours juste) dans une sorte de suspense d'espionnage aux scènes très découpées. Or, ce film-dans-le-film au parfum de thriller viendra malheureusement plomber à plusieurs reprises le rythme du film.

Mais la subtilité de la mise en scène – une constante dans le cinéma de Desplechin –, refait surface, notamment dans cette scène des plus abouties de la «réapparition» de la revenante. Sur la plage, la silhouette de Carlotta se dessine au loin, semblant sortir de la mer, et se dirige vers nous avant de quitter le cadre et de s'insérer (partiellement) dans le plan suivant pour sceller la rencontre avec Sylvia (Charlotte Gainsbourg, vibrante), la compagne

actuelle d'Ismaël qui lui a permis de retrouver son équilibre. La forme et le fond, en harmonie totale.

Toutefois, la véritable fracture du film survient après plus d'une heure et quart<sup>1</sup>, dans une séquence de train surréaliste, lorsque Ismaël retourne à Roubaix (ville natale de Desplechin), où il retrouve, entre autres souvenirs de sa jeunesse, le grenier de sa maison d'enfance, où subsiste une installation complexe de fils reliant deux œuvres picturales du 15<sup>e</sup> siècle visant à démontrer la naissance de la perspective dans l'art occidental. Ces fils tendus symbolisent plus ou moins la structure narrative du film, assurant le lien entre tous les doubles du récit, y compris les correspondances entre la vie et les obsessions d'Ismaël et celles de Desplechin.



Épouser la grammaire du film d'horreur

Cette dernière partie délirante, marquée par un affrontement des plus burlesques avec le producteur d'Ismaël, illustre davantage la solitude du héros et sa démission face à son travail. On regrette que cette longue portion coïncide avec l'éclipse (heureusement passagère) des deux principales comédiennes. Car c'est le duel Gainsbourg-Cotillard, interprètes aux patrons de jeu fort différents et personnifiant les deux pôles d'attraction d'Ismaël (la sage et effacée Sylvia/la fantasque et battante Carlotta), qui confère aux *Fantômes d'Ismaël* son solide ancrage dramatique.

Au final, pour pleinement apprécier ce film-somme, il faut sans doute connaître à fond l'œuvre de Desplechin. Car *Les Fantômes d'Ismaël*, avec son récit labyrinthique, ses multiples trajectoires entre réalité et fiction, ses allers et retours temporels, s'imprègne de nombreuses touches autobiographiques et autoréférentielles<sup>2</sup>. Le spectateur lambda risque de ne pas y trouver son compte.▲

<sup>1</sup> La présente critique porte sur la version longue du film (2 h 15), alors qu'une version écourtée (1 h 54), élaguée de certaines scènes permettant de mieux assimiler l'intrigue, a également circulé.

<sup>2</sup> Pour plus de détails sur le jeu des références, se reporter à l'entretien qu'a réalisé Sami Gnaba avec Desplechin dans le n° 310 (sept.-oct. 2017, p. 38-48) de Séquences, pages 38-43, ou sur un extrait de cet entretien sur notre site Web (<http://www.revuesequences.org/2018/05/arnaud-desplechin/>).

ISMAËL'S GHOSTS

Origine : France

Année : 2017

Durée : 2 h 15

Réalisation : Arnaud Desplechin

Scénario : Arnaud Desplechin, Léa Mysius, Julie Peyr

Interprètes : Mathieu Amalric, Charlotte Gainsbourg, Marion Cotillard, Louis Garrel, Alba Rohrwacher, László Szabó, Hippolyte Girardot

Dist. : Cinéma du Parc [Unobstructed View]